

5.  
2  
JULIE,  
FILLE D'AUGUSTE,  
A  
OVIDE.  
HÉROÏDE.



A LA HAYE.  
*Et se trouve A PARIS,*  
Chez CUISSARD, Libraire; au milieu du  
Quai de Gèvres.

---

M. DCC. LX.

THE  
LIBRARY OF THE  
UNIVERSITY OF CHICAGO

1850

1850

THE  
LIBRARY OF THE  
UNIVERSITY OF CHICAGO  
1850



---

## AVERTISSEMENT.

**J**ULIE est une de ces femmes que leur galanterie a rendu célèbres. On compte Ovide parmi ses Amans. Presque tous ceux qui ont parlé de ce Poëte, soupçonnent même que cet amour a été une des causes de son exil. C'est sur cette conjecture que j'ai travaillé; d'ailleurs, quand elle seroit fausse, ce n'est point la première fois que la Poësie a secoué le joug de l'Histoire, pour ne s'attacher qu'à la vraisemblance.

L'Histoire nous dépeint JULIE, avec les traits les plus odieux: j'ai

A ij

## AVERTISSEMENT.

été obligé de les adoucir ; j'en ai fait  
il est vrai, une Amante passionnée,  
qui sacrifie tout à son amour ; mais  
elle n'a pas encore d'Epoux, & sa  
foiblesse pour un Romain, du mérite  
d'Ovide, ne peut qu'intéresser : au  
moins telle a été mon idée en traitant  
ce sujet ; je l'ai crû susceptible des  
détails les plus piquans. Heureux si  
j'ai eu l'art de les saisir, & de les pré-  
senter dans un jour favorable !



# É P Î T R E

A MADAME.....

**D** U nom d'Auteur, qu'avois-je affaire,  
Puisque je te plaisois sans lui ?

Je sçais que ce titre vulgaire  
Traîne après soi beaucoup d'ennui,  
Et que l'art d'écrire aujourd'hui  
Est souvent loin de l'art de plaire ;  
Mais cet Ouvrage, en vérité,  
Né dans le sein de la molesse,  
Doit peu flatter ma vanité.

Sur les bords fleuris du Permesse  
Je vole avec rapidité.  
Au Dieu du Pinde, à son ivresse  
Je préfere la volupté ;

Et dans les bras de ma Maîtresse,  
Je brave avec impunité

A iij

16  
L'envie & sa malignité,  
La gloire, aimable enchanteresse,  
Mon siècle & la postérité.  
Puisse l'amoureuse JULIE  
T'intéresser à ses douleurs!  
Par son infortune attendrie,  
Puisses-tu lui donner des pleurs,  
Partager ses vives allarmes,  
Plaindre son amant malheureux;  
Et dans le désordre des larmes,  
Consentir à me rendre heureux!





# JULIE

A

OVIDE.



H! Je suis libre enfin, & d'une main  
tremblante,  
J'ose tracer ces traits . . . Ils sont de ton  
Amante.

Mon trouble, ma douleur s'y font connoître assez,  
Et mes pleurs, tu le vois, les ont presqu'effacés,  
Ovide, que fais-tu, quelle est ta destinée?  
Ecris-moi, répons-moi . . . Que dis-je, infortunée!  
Et quel est mon espoir? Peut-être en ces momens  
Le vaisseau qui te porte est brisé par les vents.  
Peut-être mon Amant, sur un lointain rivage,  
Défiguré, sanglant, est jetté par l'orage.  
Mais si tu vois ces bords, ces climats détestés,  
Effroyables déserts, par le Gète habités;  
Dis, en lisant ces traits, dictés par l'Amour même:  
Dans l'Univers encore il est un cœur qui m'aime.

A iij

Oùï, je brule pour toi : ton exil rigoureux,  
 Ton absence, tes maux ont redoublé mes feux.  
 Je t'aimerai toujours, tout mon cœur te le jure;  
 Tu sçais, jusqu'à présent, s'il connût l'imposture.  
 Je t'aimerai toujours . . . . Et ne te verrai plus!  
 Auguste ainsi l'ordonne . . . Ah regrets superflus!  
 Quel exil! quel départ! j'en frémis . . . Nuit affreuse!  
 O nuit pour une Amante à jamais douloureuse!

Accusant & mon pere & le sort & les Dieux,  
 A peine il me fallut recevoir tes adieux;  
 Je te sentis à peine, ô moment que j'abhorre!  
 T'arracher de mes bras, qui te pressoient encore;  
 Du trépas à l'instant la funeste langueur  
 Enchaîna tous mes sens & passa dans mon cœur.  
 Je ne voyois plus rien : mourante, évanouie,  
 En perdant mon amant, j'avois perdu la vie.  
 Mais je renaïs, hélas! c'est toi, cruel amour,  
 Qui pour mieux m'accabler voulut me rendre au jour.  
 Ciel! que devins-je alors? Muette, confonduë,  
 J'interroge des yeux une foule éperduë;  
 Je te demande encore, & les vents furieux,  
 Sans espoir de retour t'éloignent de ces lieux . . . .  
 Rien ne me retient plus à cette horrible image;  
 Je m'échappe, je vole & j'atteins le rivage,  
 Je le fais retentir de mes tristes sanglots;

Mes yeux, baignés de pleurs, attachés sur les flots,  
 Et cherchant ton vaisseau sur cet immense espace,  
 Croyoient dans le lointain en découvrir la trace;  
 Je croyois voir tes pas sur le sable imprimés,  
 De ton fatal départ témoins inanimés;  
 Et je voulois, en proie à ma douleur profonde,  
 Tromper mes surveillans, & m'élancer dans l'onde.  
 Puisse les mers, disois-je, au gré de mes transports,  
 Me porter, cher Amant, sur tes sauvages bords!  
 Puisse-tu, parcourant cette rive effrayante,  
 Y retrouver encore ta malheureuse Amante!  
 Et, chérissant en moi jusqu'aux traits du trépas,  
 Pour la dernière fois me serrer dans tes bras!

On me ramene enfin; pour comble de misère!  
 J'entre dans le Palais, & j'y trouve mon pere,  
 Ou plutôt mon tyran & mon persécuteur,  
 De tes malheurs, des miens impitoyable auteur,  
 Qui brave mes soupirs, qui méprise mes larmes,  
 Et dans mon désespoir semble trouver des charmes.  
 De quel droit ose-t-il, forçant mes sentimens,  
 Ainsi que les Romains, maîtriser mes penchans?  
 Ah! qu'il regne, qu'il fasse ou la paix ou la guerre,  
 Qu'il décide à son gré des destins de la terre:  
 Je ne voulois qu'un cœur, je regnois sur le tien;  
 Qu'il garde son Empire, & me laisse le mien.

Les Romains désormais, vils esclaves du Trône;  
 Ne pourront-ils aimer, fans qu'un maître l'ordonne?  
 Pourquoi t'exile-t-on? O dépit! ô fureurs!  
 Frémi, pere cruel, frémi de mes douleurs.  
 Ne viens pas d'un Amant m'opposer la naissance,  
 Entre des Citoyens il n'est point de distance.  
 Je l'adore, il suffit, il est digne de moi.  
 Est-ce un crime si grand d'être haï de toi?  
 Mais dans un rang obscur le Ciel l'eût-il fait naître,  
 Sa gloire ses talens l'approchent de son maître.  
 Les favoris des Arts, dignes enfans des Dieux,  
 Ont-ils besoin d'un nom, transmis par des ayeux?  
 Oiii, quel que soit ton rang, & ton pouvoir suprême,  
 Le génie ennoblit autant qu'un Diadème:  
 Toi-même tu le sçais, tu sçais qu'un feu si beau  
 Peut seul te dérober à la nuit du tombeau:  
 Homere, plus qu'Hector, immortalise Achille,  
 Et que ne dois-tu pas au pinceau de Virgile?

Ovide, c'est ainsi que, fier de t'adorer,  
 Mon cœur à l'Univers aime à te préférer.  
 De tes rivaux altiers la foule en vain s'empresse  
 A demander ce cœur, à briguer ma tendresse;  
 Va la triste J U L I E est loin d'y consentir:  
 Je t'aime trop hélas! pour ne les point haïr . . . .

Je cours, je vais, je viens incertaine, égarée;  
 Rien ne peut consoler ton Amante éplorée.

Le jour à peine luit, j'en souhaite la fin ;  
 Sans ordre mes cheveux sont épars sur mon sein,  
 Tout ornement me pèse, & dans mon infortune,  
 Je déteste l'éclat d'une pompe importune.  
 Je te dirai bien plus : mes yeux sont satisfaits,  
 Quand les larmes enfin ont obscurci mes traits.  
 Quelle parure hélas ! m'est encore nécessaire :  
 Je ne vois plus l'Amant à qui je voulois plaire.  
 Je cherche les rochers & les antres déserts,  
 Aziles ténébreux à ma douleur offerts ;  
 Là, de tes traits, de toi profondément remplie,  
 Dans un sombre plaisir je reste ensevelie.  
 J'entends avec transport les Aquilons fougueux,  
 Frémir se déchaîner sous un ciel orageux ;  
 Je crois que tout prend part aux tourmens que j'endure,  
 Et que mon deuil s'étend sur toute la nature.

Cette image me flatte & plaît à mes ennuis ;  
 Je lis dans ces momens, fans cesse je relis  
 Ces vers voluptueux, enfans de la tendresse,  
 Gages de ton bonheur, & nés de notre ivresse ;  
 \* Cet art que je t'appris, cet écrit enflammé,  
 Dont j'offrois le modèle à ton esprit charmé.  
 Des pleurs, en le lisant inondent mon visage,  
 Ne pouvant rien de plus, j'embrasse ton Ouvrage ;  
 Cet Ouvrage immortel, où guidant tes pinceaux.  
 Vénus se reconnoît au feu de tes tableaux.

---

† L'Art d'aimer.

O vous, qui le lirez, ô vous races futures!  
 De ce Livre enchanteur dévorez les peintures;  
 Non, d'un génie oisif ce ne sont point les jeux;  
 C'est le fruit de l'amour, & de l'amour heureux.  
 Amans, c'est un Amant qui cherche à vous instruire;  
 Il vous dicte les loix de celle qui l'inspire:  
 Seule je l'inspirai, je ne m'en défends pas;  
 Les leçons qu'il vous donne, il les prit dans mes bras.

Pardonne cet orgueil, cet aveu qui te flatte;  
 Il faut avec le tien que mon triomphe éclate.  
 Si quelquefois l'amour de fleurs t'a couronné,  
 De myrte par mes mains si ton front fut orné;  
 Laisse, laisse, ta gloire en fera plus brillante,  
 Tomber quelques lauriers sur le front d'une Amante;  
 J'exige cet hommage, & je l'ai mérité;  
 Ta Maîtresse a des droits à l'immortalité.  
 Ne te souviens-tu pas que la tendre JULIE,  
 S'enflammant elle-même au feu de ton génie,  
 Par ses Vers amoureux t'exprimoit ses desirs,  
 Se joignoit à ta voix, & chantoit ses plaisirs;  
 Dans ces rians Jardins où bien souvent l'Aurore,  
 En ramenant le jour nous retrouvoit encore...  
 Ah! je les ai revû ces Jardins, ces beaux lieux,  
 Aziles fortunés, confidens de nos feux.  
 Quel changement, ô Ciel! & quelle différence!  
 Ce n'est plus ce séjour qu'animoit ta présence;  
 Déjà l'on n'y voit plus tes jeunes arbrisseaux

Unir, entrelacer leurs dociles rameaux ;  
 On n'y voit plus des fleurs la tige renaissante  
 Se disputer l'honneur d'embellir ton Amante.  
 Les oiseaux n'y font plus entendre leurs concerts ;  
 Et Philomèle seule y trouble encor les airs.

Que dis-je ? O souvenir . . . O mortelles allarmes !  
 Je ne puis retenir mes soupirs & mes larmes.  
 Un songe en ce lieu même, un songe plein d'horreur,  
 Dans mes sens éperdus a jetté la terreur.

Je crûs qu'on me portoit dans une isle écartée ;  
 Qui par un Dieu vengeur me parut habitée ;  
 Le jour n'y répandoit que des rayons mourans,  
 Et ne me découvroit que des monstres errans.  
 J'entends autour de moi des cris, des voix plaintives ;  
 Les flots en gémissant se brisent sur les rives ;  
 La terre au loin mugit, je frissonne & je croi  
 Que tout va dans l'instant s'engloutir avec moi.  
 Je succombe je meurs . . . Tout change, l'horreur  
 cesse ;  
 Le jour luit, je n'entens que des chants d'allégresse ;  
 J'apperçois des bosquets, de roses couronnés,  
 Des gazons, des berceaux à l'amour destinés ;  
 Et la mer à mes yeux semble un canal tranquille ;  
 Qui promène ses eaux dans un riant azile.  
 J'admire, je renais, je sens en ce moment  
 S'élever dans mon cœur un doux frémissement.

Alors je vois de loin un mortel qui s'avance ;  
 Une jeune beauté l'accompagne en silence . . . .  
 Dieu ! quel maintien ! quels traits ! je m'approche  
 sans bruit . . . .

Ce mortel, c'étoit toi . . . Ton Amante te suit.  
 Au fond d'un bois épais je te vois la conduire ;  
 Je te vois lui parler, l'embrasser, lui sourire ;  
 Je te vois . . . & les yeux de rage étintelans ;  
 Je cours me présenter à tes regards tremblans.  
 Tu fuis, je te retiens ; tu tougis, je soupire :  
 Mais la vengeance enfin reprenant son empire ;  
 Je saisis ma rivale, & déjà sur son sein  
 Je lève avec fureur une sanglante main . . . .  
 Je m'éveille à l'instant : ah ! rassure ma flamme ;  
 Et détruis ce soupçon qui déchire mon ame.

Ovide est-il bien vrai que ton cœur me trahit ?  
 Dois-je en croire, grands Dieu ! ce qu'un songe me dit !  
 Non, l'Amant que j'adore est sensible à mes peines ;  
 A-t-il pû m'oublier, & former d'autres chaînes ?  
 Est-il quelques beautés dans ton exil affreux,  
 Dignes de m'allarmer, & de plaire à tes yeux ?  
 Il me semble les voir, ces sauvages mortelles,  
 Qui ressentent l'amour sans en être plus belles ?  
 Dans leur cœur cet attrait, cet aimable penchant,  
 Est un farouche instinct, plutôt qu'un sentiment.  
 Sans décence, sans frein, leur grossière imposture ;  
 Même en suivant ses loix, avilit la nature . . . .

Que j'aime à m'abuser ! foibles raisons ! hélas !  
 Tu peux en lieux charmans transformer ces climats ;  
 A ces tristes beautés, qui te plairont peut-être,  
 Tu peux, si tu le veux, donner un nouvel être ;  
 Chaque jour tu verras sans t'occuper de moi,  
 Leurs appas se former & s'embellir pour toi,  
 Et fier de leurs progrès, jaloux de leur hommage,  
 Tu finiras, cruel, par chérir ton Ouvrage.

Ah ! si je le croyois, je franchirois les mers ;  
 J'irois, n'en doute pas, au fond de tes déserts ;  
 Furieuse, prenant la vengeance pour guide,  
 Un poignard à la main, immoler un perfide . . .  
 Pardonne, tu connois mes transports violens,  
 Tu connois mon amour, mes malheurs, mes tour-  
 mens,

Je t'aime avec fureur, &, si j'étois trahie,  
 Oüi, je voudrois troubler le bonheur de ta vie :

Vois ta JÜLIE en proie aux regards d'une Cour ;  
 Qui pour flatter Auguste, insulte à mon amour.  
 Vois-moi toujours sensible en cet état funeste,  
 Et, si tu me trahis, vois quel espoir me reste.  
 Je n'ai d'autre soutien qu'un Pere rigoureux,  
 Auteur de ton exil, contraire à tous mes vœux ;  
 Qui voudroit sous le joug d'un fatal himenée,  
 Enchaîner à jamais ma triste destinée ;  
 Et qui de sa grandeur follement enivré ;

128427  
(26)  
Croît toujours, qu'en t'aimant jé l'ai deshonoré.

Puisse un jour mon exil à ses yeux me soustraire  
Puisse être mon bonheur un don de sa colere!  
C'est alors que brisant de si cruels liens,  
A l'abri de mes maux, j'irai finir les tiens.  
Sur ces horribles bords qu'embellit ta présence,  
J'irai te consoler d'une si longue absence.

Là, séparés des Cours, & loin d'un joug pompeux  
Nous vivrons pour nous seuls, & nous vivrons heu-  
reux.

D'un tyran absolu, l'orgueilleuse tendresse  
Ne me troublera plus au sein de mon ivresse;  
Je ne verrai que toi; contente de mes fers,  
J'oublierai dans tes bras & Rome & l'Univers.

---

\* Julie fut effectivement exilée par son père.

FIN

AB-128427

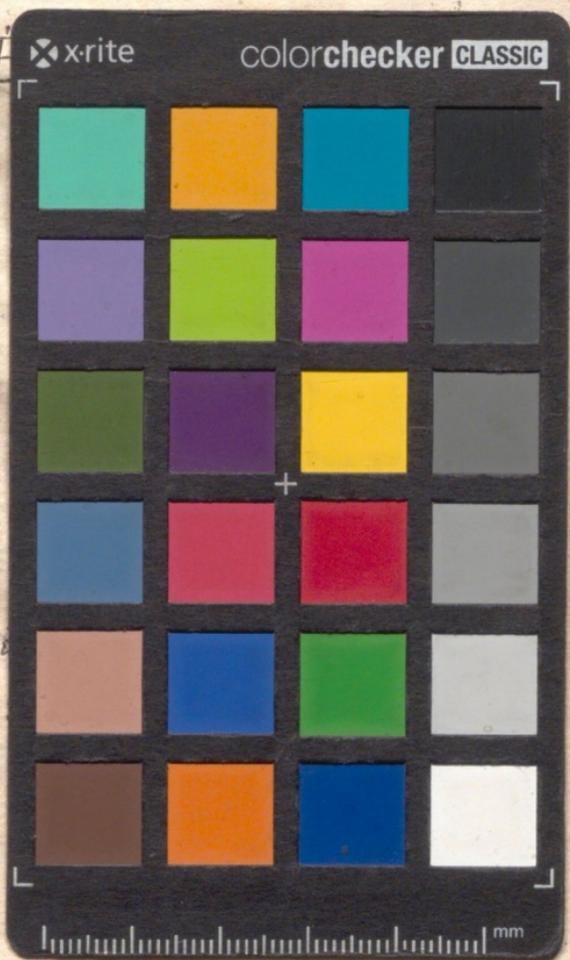
3

5.  
2  
JULIE,  
FILLE D'AUGUSTE,  
A  
OVIDE.

H B

x-rite

colorchecker CLASSIC



Es  
Chez CUI